

LA BROCHE

Il était près de 19 heures quand je sentis enfin la calèche ralentir. Quelques instants après, le cocher se retourna pour nous déclarer que nous étions arrivés à destination. Mes camarades, Victoria et Anna, qui avaient passé le trajet à jacasser et à glousser, sortirent de la calèche d'un petit bond enthousiaste. Quand à moi, je trébuchai et atterris sur le sol boueux : il avait plu toute la journée.

Couverte d'une odeur répugnante, j'allais émettre un cri de frustration, quand le cocher tendit sa main vers moi et m'aida à me relever. Il me tendit ensuite un mouchoir que je pris volontiers pour me nettoyer au mieux. Je hochais la tête en guise de remerciement, et m'apprêtais à partir, quand il me saisit le bras :

“Prenez garde, mademoiselle, cette région est très malfamée et réputée dangereuse. J'entends souvent d'étranges rumeurs sur le comte chez qui vous allez séjourner. Je vous conseille surtout d'être toujours sur vos gardes et si possible, de vous faire accompagner pour rejoindre le village le plus proche. La forêt qui entoure cette demeure est sombre et profonde. Sachez que nul n'ose s'y aventurer seul, de peur de ne jamais revenir.”

Sur ces mots, il se retourna, rejoignit la calèche, et partit au loin, me laissant seule et désorientée.

Je revins à mes esprits quelques instants après, chassant les paroles inquiétantes du cocher de ma tête. Je scrutai les alentours, et mes yeux se posèrent sur le manoir. Il aurait peut-être été magnifique il y a cent ans de cela ; mais à présent, il était recouvert de poussière et de crasse, et des grandes vignes serpentaient autour des tours de pierres du manoir qui s'élevaient bien plus haut que les arbres les plus imposants. Les murs étaient presque tous fissurés et munis de fenêtres étroites et allongées qui semblaient donner sur un intérieur noir et froid. Je m'approchai de la porte, traversant un long sentier bordé d'arbres aux doigts crochus, qui me firent frissonner. Victoria et Anna avaient déjà atteint l'immense porte de bois et sautillaient d'impatience sur le porche. Je ne les avais rencontrées que récemment : nous étions toutes les trois venues pour travailler comme domestique chez le comte. Malgré leurs manies enfantines et puérides, leur amitié était admirablement belle et forte. Si forte qu'Anna avait offert une broche à son amie pour son vingtième anniversaire, et Victoria ne l'enlevait jamais. Soudain, un chat noir aux yeux jaunes perçants apparut de derrière un buisson, il s'arrêta devant nous et repartit d'un pas pressé. Les deux filles, attendries, lui coururent après. Je n'avais eu le temps de réagir qu'elles avaient déjà disparu.

Je soupirai, et me dépêchai de me placer sous le auvent. Je m'appuyais contre la porte en attendant mes nouvelles amies, quand tout à coup, je tombai en arrière : la porte s'était ouverte en un grincement sournois, et je me retrouvai par terre au milieu d'une pièce funeste et lugubre. J'allais me relever, quand, en une fraction de seconde, je crus apercevoir une silhouette longue et maigre qui m'observait du coin de la pièce. Je sursautai, terrifiée, et me projetais hors de la maison pour me réfugier derrière un arbre, haletant. Mes mains devinrent moites, et mes jambes commencèrent à trembler.

J'allais m'enfuir quand la voix joviale d'Anna retentit un peu plus loin : "Tiens, Claire ! Tu as vu - oh, mais, que fais-tu derrière cet arbre ? On dirait que tu viens de voir un fantôme !"

La tête d'Anna surgit de derrière le tronc, puis celle de Victoria. "Au fait, c'est toi qui as réussi à ouvrir la porte d'entrée ? Nous avons frappé plusieurs fois, mais personne ne nous avait répondu."

J'allais les avertir, leur expliquer ce que j'avais cru voir, mais elles m'entraînaient déjà par la main à l'intérieur. Arrivées dans la pièce, mes yeux se dirigèrent vers le coin où j'avais aperçu la silhouette effroyable, et je réalisais avec horreur qu'il était bel et bien vide.

Je sortis mes habits de ma malle. Ils étaient tous identiques : des robes noires et des tabliers blancs brodés d'une simple dentelle : une domestique comme moi ne méritait pas de grande toilette, ni d'une grande variété de robes ou de bijoux. Je me trouvais seule dans une vaste chambre afin de m'installer dans une des tours du manoir. Le comte ne s'était pas montré, cependant, il avait laissé une dépêche à l'entrée, nous expliquant qu'il était un homme occupé, et que par conséquent nous le verrions rarement la journée. Il avait également précisé que nous pouvions exercer notre travail partout dans le manoir, excepté sa chambre ou son bureau. Ceci avait surpris mes amies : elles pensaient devoir s'occuper du maître, et non seulement de la maison. Je compris alors qu'il nous laisserait une lettre contenant des instructions pour les tâches de la journée chaque matin. Quelque chose avait pourtant éveillé ma curiosité : il n'y avait pas d'autres domestiques dans tout le manoir, mais cela ne me déplut pas, car cela signifierait que la paye serait plus importante pour nous, d'autant plus que j'étais en grand manque d'argent.

Une semaine entière passa sans soucis. Comme je l'avais prédit, chaque jour le comte nous laissait une lettre écrite à la main nous informant des tâches ménagères de la journée, nous précisant tout de même que sa chambre et son bureau nous était interdits. La mystérieuse silhouette du premier jour s'était effacée de mon esprit, je me disais que ce n'avait été qu'une simple illusion, dû à ma fatigue.

Contrairement à ce que j'avais pensé, le séjour s'avérait être plutôt paisible, même agréable. Nous ne dérangions pas le comte, et lui ne nous dérangeait pas.

Tout se passait bien, jusqu'au matin où Victoria ne se montra pas pour l'ouverture de la lettre (devenue une tradition). Inquiète, Anna se rendit dans la chambre de son amie. J'attendis un moment, puis ma camarade revint, le visage blême, pour me dire que la chambre était vide... Et que même ses affaires avaient disparu. Je tentai de garder mon calme, mais une vague d'inquiétude me submergea, et j'avais comme un mauvais pressentiment. Anna, affolée, refusant de croire à la disparition de Victoria, décida de partir à sa recherche dans le manoir, me laissant avec le message matinal du comte. Une tentation irrésistible me prit alors ; je ne pus m'empêcher d'ouvrir l'enveloppe puis en sortir la lettre.

Chères Anna et Claire,

je me dois de vous faire parvenir ce message : à ma grande tristesse, Victoria a dû partir hier soir dû à la maladie grave que subit sa mère. Vous continuerez donc votre travail à deux. Veuillez s'il-vous-plaît vous occuper du sous-sol aujourd'hui, j'ai bien peur qu'il est rempli de poussière et de rats qui rôdent aux alentours.

Cordialement,

Le comte Van Dhell

Je ne savais quoi en penser : cela n'avait pas de sens. Anna et Victoria étaient extrêmement proches ; elle n'aurait pu partir sans nous en informer. J'allais trouver Anna, quand tout à coup je remarquai une tache sur la lettre. Je portai le papier à mes yeux, afin de m'en assurer ; mais oui, il y avait bien du liquide vermeille qui souillait le message. Une pensée horrible vint à mon esprit ; non, cela ne pouvait être ! Mes mains tremblotaient, mes yeux n'arrivaient plus à se concentrer sur le papier, et je sentais une abominable nausée me monter à la tête. Je jetai la lettre loin de moi, épouvantée, avant de m'appuyer sur la petite table en bois pour m'équilibrer.

Du sang. J'en étais sûre et certaine. J'allais m'écrouler par terre quand les pas d'Anna résonnèrent au fond du couloir. Affolée, je m'apprêtais à la rejoindre, mais je ne pouvais me résoudre à bouger. Anna était déjà anxieuse, et je savais qu'en lui montrant la tache de sang sur la lettre, je n'allais qu'amplifier sa crainte. J'attrapai en un éclair la lettre, et la fourrai dans ma poche.

Anna apparut quelques secondes après. “Je n’ai trouvé personne,” commença-t-elle d’une voix tremblante. “Je te jure que je l’ai cherchée partout...” Je l’interrompis subitement. “Je viens de lire le message du comte. Il prétend que Victoria a du partir hier soir, car sa mère est malade.” Anna resta silencieuse un moment, perplexe. “Mais, je connais très bien sa mère ! Elle allait parfaitement b...” “Je n’y vois pas d’autre explication. Il faut par contre commencer à travailler,” répondis-je précipitamment. “Pourrais-tu s’il-te-plaît t’occuper du sous-sol ? Je dépoussiérerai le deuxième étage.” Anna me regarda, incrédule, les larmes aux yeux, quand j’attrapai le plumeau le plus proche, et fit mine de nettoyer les meubles. J’attendis quelques instants, le temps qu’Anna quitte l’étage, puis grimpai les escaliers quatre-à-quatre et me réfugiai dans ma chambre pour réfléchir.

Tout cela était suspect. Très suspect. J’avais beau essayer de me changer les idées, mes pensées ne pouvaient se décoller de cette affaire. Pourquoi y avait-il une tache de sang sur la lettre ? De qui était le sang ? Du comte ? De... Victoria ? J’attrapai un balai, et commençai à arpenter le couloir. Soudain, je passai devant la porte de la chambre de Victoria. Figée, je la fixai. Je pris un pas en avant, puis un autre. Je regardai à droite, à gauche - il n’y avait personne aux alentours : je me faufilai donc discrètement à l’intérieur.

Comme Anna me l’avait dit, la chambre était inhabitée, et dépourvue de toutes les affaires de Victoria. Son lit était refait, comme si personne n’y avait dormi. Un courant d’air me fouetta soudainement le visage, et en m’avançant un peu plus, je réalisai que la fenêtre avait été laissée ouverte. Je la fermai quand j’entendis derrière moi un grincement puis le son de la porte qui claque accompagné d’une clé qui tourne dans la serrure. On m’avait enfermé à l’intérieur.

Je fus prise d’une panique insoutenable ; j’accourus à la porte, je forçai la poignée, en vain, tambourinait et hurlai de toutes mes forces. Aucune réponse. Comment une porte avait-elle pu se fermer toute seule ? Cela était impossible, c’était sûrement une personne qui l’avait fermée pour me jouer un vilain tour. Mais qui ? Anna ? Elle ne ferait jamais une chose pareille. Le comte ? Mais il ne sortait jamais de sa chambre, donc pourquoi venir m’enfermer dans celle de Victoria ? Tout mon corps chancelait, se raidissait. Des grosses larmes s’accumulèrent dans mes yeux mais refusaient de tomber. “Ann-naa... Ann... Anna... !” je tentai de hurler, espérant qu’elle me délivrerait, mais ma voix était à présent rauque et faible et je me rappelai alors qu’elle se trouvait au sous-sol, à faire le ménage. J’étais seule. J’eus l’impression que mes habits se resserraient violemment et collaient à ma peau. Au bout de cinq minutes, mes jambes devinrent molles, et ne pouvant plus soutenir mon poids, je m’écroulai par terre en pleurant à chaudes larmes.

Quand je revins à mes sens, je réalisai que j'écrasais un papier sous ma main. C'était la lettre de ce matin-là, qui avait annoncé le départ de Victoria. En l'inspectant de plus près, il me sembla que la tâche de sang s'était agrandie... Non—ce n'était que le fruit de mon imagination chamboulée. J'allais la remettre dans ma poche quand je me rendis compte que l'endroit où la lettre avait touché mon doigt était trempé du liquide rougeâtre. Mes yeux s'écarquillèrent et j'observai, pétrifiée, tandis que le sang se répandait sur le papier fin et se mélangeait avec l'encre, créant un liquide bordeaux foncé. La lettre était maintenant immaculée de sang. Je la lâchai, pleine d'appréhension, la jetant presque, et m'éloignai de dégoût. C'est là que je m'aperçus que le sang avait à présent imbibé le message, excepté un endroit précis : il avait contourné et évité un mot, un mot qui glaça mon sang. "Anna".

A ce moment-même, un hurlement strident retentit à travers tout le manoir. Mon cœur s'accéléra, ma gorge se noua. Ce cri de douleur venait forcément de mon amie. Ne sachant pas quoi faire, me sentant impuissante, je hurlai de laisser mon amie tranquille, de ne pas lui faire mal, en vain. Je frappais la porte comme une folle, si fort que mes phalanges devinrent rouges et irritées. Et puis, Anna se tut, le manoir avait sombré dans un silence pesant et terrifiant, me laissant seule à sangloter.

Sans m'en rendre compte, la nuit était tombée. Qui sait combien de temps j'étais restée là, à gémir et à me lamenter ? Je m'adossai à la porte, sursautant au moindre craquement. Tout cela n'était pas possible. Ce n'était qu'un cauchemar... Mais alors pourquoi tout me semblait-il si réel ? Désespérée, je me glissai sous la couverture du lit rigide et congelé de Victoria et la tirai au-dessus de moi en guise de protection.

Mes yeux se posèrent sur la porte-fenêtre : j'étais au quatrième étage, sûrement quelques dizaines de mètres au dessus du sol : tout espoir de m'échapper par là m'était fermé. Soudain, il me sembla que deux yeux globuleux d'un rouge flamboyant m'observaient depuis le balcon. En effet, une petite figure noir ébène me fixait. La créature étendit ses ailes, et je vis, d'après ses petites oreilles, ses affreuses pattes et son nez retroussé que c'était une chauve-souris. Rassurée, j'allais me retourner, quand il me sembla que les pattes s'allongeaient, que ses ailes devenaient plus en plus petites fines, ressemblant plus à deux bras qu'à des ailes. Son visage déformé avait pris une forme ovale, formant une bouche, un nez, et des oreilles de taille normale. Après quelques instants, ce n'était plus un simple animal mais un homme qui se tenait dehors. Le souffle coupé et paralysée de peur, mon étreinte se resserra sur la couverture, et je tentai de hurler, mais ma gorge était sèche et nouée.

Tout à coup, l'horloge se mit à sonner : il était minuit. A ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit en un crissement. Je bondis vers la sortie, laissant tomber ma couverture sur le sol, ma seule priorité étant de m'enfuir, et je me jetai dans le couloir. Je ne réfléchis pas, ne m'arrêtai pas. Je ne savais pas où j'allais, mais j'y allais tout de même.

Quand j'arrivai enfin à la porte d'entrée, j'eus l'impression qu'on me suivait. J'accélérai le rythme. Les battements de mon coeur étaient devenus plus rapides, des sueurs froides coulaient le long de mon dos. J'allais franchir le porche, mais quelque chose m'avait arrêté net : une broche, luisant dans la lumière de la lune, gisait par terre... Non, on aurait dit que quelqu'un l'y avait posée. Cette broche m'intriguait, elle avait quelque chose de familier. Et là, je me souvins : elle appartenait à Victoria. Oui, c'était cela, Victoria la portait même tous les jours : c'était pour elle un bijou. Une vague d'angoisse et de tristesse vint m'écraser le coeur. Je ramassai le petit objet doré et l'enveloppai dans mes mains, le serrant fort : c'était probablement tout ce qui me restait d'elle. Sur ce, je m'élançai vers la forêt, ne regardant plus derrière moi le manoir qui avait fait la disparition - et qui sait ? - , peut-être même la mort de mes amies...

Je ne sais pas trop ce qui arriva à partir de là, simplement que ma vision devint floue et déformée, mes jambes devinrent molles et mon cerveau aussi. Je m'effondrai par terre, sur les racines dures, sentant mes paupières s'alourdir. Puis, plus rien.

Ce fut d'abord le bruit de sabots qui me réveilla, puis la lumière éblouissante du soleil qui passait par une fenêtre. Un mal de tête effroyable me prit dès que je levai la tête : je grimaçai de douleur. J'étais dans une calèche, en pleine ville. Mes habits noirs et blancs étaient à présent presque déchirés, tachés de boue et de terre. Alors tout me revint : le manoir, le lettre, mes amies disparues, la chauve-souris, la broche. Une panique secoua tous mes membres.

Sentant mes mouvements, le cocher me parla depuis son siège : "Tiens, mademoiselle, vous vous êtes réveillée ! Je commençais à m'inquiéter. Que faisiez-vous, endormie au beau milieu de la forêt ? Vous devriez savoir que c'est très dangereux."

Il tourna la tête, et je reconnus son visage. C'était le cocher qui nous avait amenées toutes les trois au manoir.

“Monsieur ! Je... Vous ne me croirez sans doute pas, mais ce comte est extrêmement dangereux, je ne saurais expliquer tout ce qui m’est arrivé !” m’exclamais-je.

Il fronça les sourcils. “Comte ? Quel comte ?”

Ce fut à mon tour de m’étonner. “Mais vous savez bien ! Celui qui possède un manoir au beau milieu de la forêt ! C’est même vous qui m’y avez emmenée, avec mes deux amies, Anna et Victoria.” En prononçant leurs noms, je sentis des larmes me monter aux yeux et ma voix osciller.

Le cocher stoppa net la calèche, avant de se tourner complètement vers moi. Son expression était alarmée : “Vous devez faire erreur, mademoiselle - je ne vous connais pas, comme je ne connais aucune Anna et aucune Victoria. Quant à ce comte, vous devez vous tromper... Il n’y a jamais eu de propriété dans la forêt. J’en suis sûr et certain. Tiens, vous avez dû vous chambouler les idées bien plus fort que ce que je pensais. Je devrais vous déposer dans l’auberge la plus proche pour que vous vous reposiez un bon moment, comme j’aurais dû le faire quand je vous ai trouvée seule et inconsciente !”

J’allais protester, mais il me poussait déjà hors de la calèche. “L’auberge ‘Coin Du Feu’ est juste là. Allez-y.” Je me trouvai sur un trottoir grouillant de passants. Une grande allée s’étendait devant moi, bordée de petites boutiques. De nombreuses autres calèches circulaient sur la route principale, se bousculant en un vacarme étourdissant, et une légère odeur de poisson cru flottait dans l’air.

Je scrutai les alentours quand j’aperçus deux figures aux capes sombres qui m’observaient au loin. Elles semblaient fines et gracieuses, j’en déduisis que c’étaient des femmes. Soudain, un courant d’air violent retira leurs capuches, révélant leurs visages pâles. C’est à ce moment-là que je reconnus les cheveux roux et en bataille de Victoria ainsi que le visage allongé d’Anna. En revanche, leurs yeux n’avaient plus l’air normaux du tout, ils s’illuminaient même du coin obscur où elles se trouvaient, brillaient d’une lumière rouge sang. Ébahie, je clignai des yeux plusieurs fois afin de confirmer ma vision. C’était elles, il n’y avait pas de doute. J’allais les appeler, les rejoindre, quand le cocher m’interrompit de nulle part.

“Mademoiselle !” le cocher me prit le bras. “Vous alliez oublier ceci,” me dit-il en sortant un petit objet de sa poche. C’était un objet en or, rond, doté d’une petite aiguille parfaite pour s’accrocher aux habits. Je réalisai avec horreur que c’était la broche de Victoria.

“Bonne chance !” me lança-t-il avant de se remettre sur son siège et disparaître autour d’un coin de rue.

Je repris mes esprits et me retournai, m’attendant à revoir mes amies... Mais l’endroit où je les avais vues était vide : Victoria et Anna avaient disparu.

Béatrice et Filomène

Professeur : Madame Weissenburger